452

la quarantaine

—

Gymnase

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/laquarantainecom00scri

LA

QUARANTAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MAZÈRES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 3 FÉVRIER 1825.

Cette, et vert

PRIX : 1 fr. 50 cent.

3750

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1825.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archi

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JONATHAS, Négociant du Hâvre. . .	M. LEGRAND.
GABRIEL DE RÉVANNES, son camarade de collége.	M. GONTHIER.
Mme DE CRÉCY, jeune veuve.	Mme THÉODORE.
LAVENETTE, Médecin de la ville. . .	M. FERVILLE.
GIROFLÉE, Jardinier de Jonathas. . .	M. KLEIN.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, Bibliothécaire et Copiste, au Théâtre de MADAME.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 26 novembre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le Chef,

COUPART.

De l'Imprimerie de DAVID, rue du faubourg Poissonnière, N° 1.

LA QUARANTAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon richement meublé : porte au fond ; grande croisée de chaque côté sur le premier plan à droite ; et à gauche, la porte d'un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, JONATHAS.

JONATHAS.

Comment, mon ami ! tu es au Hâvre depuis ce matin ? comme on se retrouve !... encore une poignée de main, ça fait plaisir.

GABRIEL.

Ah ! mon dieu, oui, j'arrive à l'instant... je regardais à la porte d'Ingouville, cette jolie maison qui borde la chaussée ; je me rappelais les jours heureux que j'y ai passés... l'aimable société qui l'habitait.... lorsque tu es venu me heurter... et j'allais peut-être te chercher querelle.

JONATHAS.

Lorsque je t'ai reconnu.

GABRIEL.

Malgré douze ou quinze ans de séparation.

JONATHAS.

Parbleu ! Gabriel de Révannes... mon ancien camarade, avec qui j'ai fait toutes mes études au lycée de Rouen.

GABRIEL.

Ce cher lycée de Rouen ! le *Louis le Grand* de la Normandie... Nous y avons eu de fiers succès.

JONATHAS.

Moi, j'étais le plus fort en thêmes.

GABRIEL.

Et moi, le plus fort à la balle.

JONATHAS.

Eh ! oui, tu ne faisais pas grand chose ; mais quand il y avait quelque expédition périlleuse, tu étais là !... Aussi on t'appelait Gabriel le tapageur.

GABRIEL.

Toi, tu ne travaillais pas mal ; mais quand il y avait quelques taloches à recevoir, ça te regardait ; aussi on t'appelait Jonathas...

JONATHAS.

Jonathas, le jobard...

GABRIEL.

Oui, le jobard... Quelle différence entre nous !

AIR : *De la robe et des bottes.*

Quand des pensums j'avais le privilège,
Toi, tu passais pour piocheur assidu ;
Dans tous nos jeux, moi, j'étais au collège,
Toujours battant, et toi, toujours battu.

JONATHAS.

Quel heureux temps ! ma mémoire fidèle,
Malgré quinze ans, ne l'a point oublié ;
Avec plaisir, toujours on se rappèle
Les coups de poing de l'amitié.

Voilà deux ans que je suis venu m'établir au Hâvre.

GABRIEL.

Moi, j'y suis né... Mais voilà dix ans que je l'ai quitté.

JONATHAS.

Et pendant ce temps, qu'es-tu devenu ?

GABRIEL.

Je suis officier de marine... J'ai couru toutes les mers.

JONATHAS.

Tiens, c'est drôle... Tu vas dans les îles ; et moi j'y envoie.

GABRIEL.

C'est moins dangereux.

JONATHAS.

Tu crois peut-être que je suis encore jobard? pas du tout... Maintenant j'ai de l'esprit ; j'ai fait fortune, je suis farceur... On dit même que je suis malin ; parmi les négocians du Hâvre, il y en a peut-être qui font plus d'affaires que moi ; mais il n'y en a pas un qui fasse autant de malices.

GABRIEL.

Ça vaut bi enmieux. (*à part.*) Pauvre garçon ! Soyez donc fort en thêmes... (*haut*) Et tu es heureux?

JONATHAS.

Je t'en réponds... J'ai pris ici la maison de commerce de mon oncle, une entreprise magnifique... Mais j'étais en procès avec la veuve de son associé... Notre fortune en dépend, et quand on plaide... il y en a toujours un qui perd, et quelquefois tous les deux... Ah ! ah ! celui-là est méchant... n'est-ce pas ? Alors, pour arranger tout cela, on a parlé d'un mariage ; et c'est aujourd'hui même que la noce a lieu.

GABRIEL.

Si tu es aimé... je t'en fais compliment.

JONATHAS.

Parbleu ! si je suis aimé.... tu le verras.... car j'espère bien que tu assisteras à mon mariage... Toute la ville du Hâvre y sera. Vrai, ça te fera plaisir... C'est un beau coup d'œil.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

J'aurai le suisse avec la hallebarde,
Les deux adjoints, tous les marins du port ;
On dit même qu'une bombarde
Doit faire feu de babord et tribord :
Pour le tapage, au Hâvre l'on est fort.

GABRIEL.

J'approuverais un tel usage,
Si de l'hymen garantissant la paix,
Le bruit qu'on fait avant le mariage
Dispensait d'en avoir après.

Je te remercie de ton invitation ; mais tu as des parens, des amis intimes à recevoir : et je craindrais de te gêner.

JONATHAS.

Laisse donc... ma maison est très-grande... C'est une des plus jolies maisons de campagne de la côte... je paye douze cents francs de contribution ; et puis j'en ai encore une autre dans la grande rue... ça t'étonne ?... Vous autres, officiers de marine, vous n'avez pas l'habitude d'être propriétaires... Et puis tu verras le crédit... la considération.. Tiens, voilà déjà du monde qui m'arrive.

SCÈNE II.

JONATHAS, LAVENETTE, GABRIEL.

JONATHAS.

C'est M. Lavenette... J'ai à lui parler.

GABRIEL.

Ne te gêne pas, fais tes affaires.

JONATHAS.

Ce cher docteur! pour la première foisde sa vie.. il est en retard.

LAVENETTE.

Que voulez-vous ?... La ville du Hâvre ne peut se passer de moi... quand on est à la fois employé à la mairie et médecin.

AIR : *Du jaloux malade.*

Des enfans j'inscris la naissance :
C'est le plus beau droit des adjoints ;
De plus je suis la providence
Du malade implorant mes soins.
Ainsi, qu'on meure ou que l'on vive,
A leur sort prenant toujours part,
Moi, je suis là quand on arrive,
Et j'y suis encor quand on part.

JONATHAS.

C'est juste.... sans vous, il n'y a pas moyen de vivre... ni de mourir... Ah! ah!... c'est une plaisanterie, il ne faut pas que cela vous fâche.

LAVENETTE.

Me fâcher!... ah! bien, oui.... A propos de ça, ma femme vient d'arriver par la diligence de Paris... Pauvre petite femme! elle a passé la nuit en route... et voilà qu'elle s'habille pour la noce.... Elle veut assister au bal, parce que j'y serai... elle m'aime tant!.. Ah! ça, avez-vous été sur le port?... savez-vous les nouvelles?

JONATHAS.

Qu'y a-t-il donc?

LAVENETTE.

Il y a en rade, un navire grec, le *Philopœmen*..... un vaisseau qui arrive de Smyrne, avec un chargement de cotons.

JONATHAS.

Ah! il vient de Smyrne... Mais, ne dit-on pas que dernièrement quelques symptômes y ont éclaté?

LAVENETTE.

Aussi, comme membre du conseil sanitaire, nous avons pris nos précautions; le vaisseau va subir une quarantaine rigoureuse.... et personne ne pourra venir à bord, sous les peines les plus sévères.

JONATHAS.

Diable! vous avez raison.... ne badinons pas! prenons bien garde à la santé de la ville du Hâvre.

LAVENETTE.

Quel est ce monsieur?.. un commerçant?...

JONATHAS.

Non,... c'est un officier de marine.... un camarade de collège, à qui je ne suis pas fâché de montrer quelle figure je fais ici.

LAVENETTÉ.

Je comprends.... (*S'avançant vers Gabriel.*) Mon-

sieur, les amis de nos amis.... sont nos amis.... Monsieur se fixe au Hâvre?

GABRIEL.

Je ne sais pas encore.

LAVENETTE.

Il le faut... cela me fera une maison de plus... une ville charmante.... une société délicieuse.... j'en puis mieux juger que personne; car, par état, je dîne chez l'un..... je dîne chez l'autre... ça dépend de l'heure de mes visites.

JONATHAS.

Oui.... vous me faites toujours la vôtre à cinq heures.

LAVENETTE, *à Jonathas lui tâtant le pouls.*

Comment allons-nous ce matin?...

JONATHAS.

Dam! je n'en sais trop rien.... je m'en rapporte à vous.

GABRIEL.

Est-ce que tu es malade?

JONATHAS.

Non; mais, par précaution, je me suis abonné... Tous les jours, le docteur vient me dire comment je me porte.

GABRIEL.

C'est charmant.

JONATHAS.

Que veux-tu, mon ami? la santé avant tout. Quand on est riche, il est si utile d'être heureux et de bien se porter; on n'a que cela à faire.

LAVENETTE.

Ah ça! nous mettons nous à table? la future est-elle là? tout le monde est-il arrivé?

JONATHAS.

Oui, sans doute; on n'attendait que vous pour signer le contrat. (*à Gabriel*) Viens, mon ami: je vais te présenter à ces dames... car ce matin, avant la cérémonie, je donne à déjeûner chez moi à ma prétendue.

GABRIEL.

Un instant... j'ai aussi des prétentions, et je suis là en costume de voyageur.

JONATHAS.

Oh mon dieu! tous mes domestiques sont occupés; et pourtant j'en ai sept, y compris le petit commis... mais tiens, voici Giroflée le jardinier, qui va te montrer ton appartement, et qui de plus sera à tes ordres.

AIR : *Triste spectacle, hélas! aux yeux du sage.*
(du Bureau de Loterie.)

Adieu, mon cher, sans façon je te laisse;
Tu peux, chez moi, commander, ordonner.
A t'obéir je veux que l'on s'empresse ;
Et nous, docteur, courons au déjeûner.

LAVENETTE.

Oui, je me sens un appétit féroce ;
Un jour d'hymen, si parfois les amours ,
Quoiqu'invités, ne sont pas de la noce,
déjeûners du moins en sont toujours.

ENSEMBLE.

JONATHAS.

Adieu, mon cher, etc. etc.

LAVENETTE.

Allons, monsieur, sans façon je vous laisse;
Mais, vous pouvez commander, ordonner.
A le servir ici que l'on s'empresse,
Et nous, ami, courons au déjeûner.

(*Jonathas et Lavenette entrent dans la chambre à droite.*)

SCÈNE III.

GABRIEL, GIROFLÉE, *qui se tient à l'écart.*

GABRIEL.

Diable, depuis que nous sommes sortis du collège, mon ancien camarade est bien changé... ce n'est plus une bête, c'est un sot... j'ai vu qu'il tranchait avec moi du protecteur,

et j'avais bien envie, pour prendre ma revanche, d'ouvrir mon portefeuille et de lui proposer de l'acheter, lui et ses commis... Une mauvaise affaire que j'aurais faite là! et peux, je crois mieux placer mon argent.

GIROFLÉE.

Monsieur, si vous voulez, je vais vous montrer votre appartement... je suis à votre service.

GABRIEL.

Ah! ah! c'est vrai... c'est le valet de chambre qu'on m'a donné... Tiens, mon garcon, voilà d'abord, pour ta peine.

GIROFLÉE.

Comment donc.... monsieur!..... il n'y a encore eu que du plaisir....

GABRIEL.

Tu vas aller dans la Grande rue,.... chez Delaunay, à l'Aigle d'Or... c'est là que la diligence m'a débarqué.

GIROFLÉE.

Ah! monsieur est venu en diligence!

GABRIEL.

Oui, j'aime mieux ça; c'est plus gai, plus animé, surtout les Jumelles qu'on prend à Rouen.

AIR : *du petit Courier.*

Un tel voyage me plaît fort.
A la nuit on se met en route,
On se place sans y voir goutte,
On babille ou bien l'on s'endort :
On rit, on s'intrigue, on se presse,
On parle amour... *et cœtera*,
Sans savoir à qui l'on s'adresse...
C'est comme au bal de l'Opéra.

Et puis, on y fait des rencontres... J'avais, entr'autres, une petite voisine charmante.... qui avait en moi une confiance... Elle m'avait donné à serrer ses gants et son éventail; et ma foi, en nous séparant, j'étais occupé à la regarder, et je n'ai plus pensé à lui restituer le précieux dépôt.

VILLE DE BRUXELLES
Archives

GIROFLÉE.

Ça se retrouvera, monsieur.... ici, d'ailleurs, tout se retrouve....

GABRIEL, *lui donnant une carte.*

C'est bon.... tu demanderas à la diligence mes effets que j'y ai laissés ; et tu me les apporteras ici.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur.... les effets de monsieur.... (*cherchant à lire*) g..... a.... ja... bri...

GABRIEL.

Gabriel de Révannes.

GIROFLÉE.

Comment! vous êtes M. Gabriel de Révannes?

GABRIEL.

Est-ce que tu me connais ?

GIROFLÉE.

Non, monsieur.... mais il y a dix ans, quand j'étais jeune, j'ai joliment entendu parler de vous.... Un bon enfant qu'ils disaient... mais une mauvaise tête... Tout ça, à cause de cette fameuse affaire que vous avez eue...

GABRIEL.

Comment !.... est-ce qu'on s'en souvient encore ?

GIROFLÉE.

Il y a long-temps que c'est oublié... mais moi qui suis un enfant du Hâvre, et qui ne l'ai jamais quitté.... C'était dans un bal.... N'est-ce pas, monsieur ? et parce qu'une demoiselle de seize ans avait refusé de danser avec vous... vous avez cherché querelle à celui qu'elle avait accepté pour cavalier.

GABRIEL.

Oui... et ce sera pour moi un sujet éternel de remords... ce pauvre Crécy, un de mes camarades.... je le vois encore frappé d'un coup fatal..... Éperdu, hors de moi..... marchant au hasard... je rentre dans la ville, j'aperçois un vaisseau qui mettait à la voile; je m'élance sur son bord ; et depuis ce temps, je n'ai pas revu ma patrie..... Il y a

un mois seulement.... j'ai débarqué la Rochelle ; je me suis rendu à Paris..... et c'est là que j'ai appris que M. de Crécy avait été rappelé à la vie.... que, guéri de ses blessures.... il avait épousé celle....

GIROFLÉE.

Oui, monsieur... il l'a bien fallu... Après un éclat comme celui-là, elle aurait été compromise.... Mais du reste, ils ont fait un excellent ménage ; et M. de Crécy vivrait encore.... si ce n'était il y a cinq ans, cette fièvre cérébrale, pour laquelle il a eu l'imprudence d'appeler M. Lavenette le médecin.... Oh ! celui-là ne l'a pas manqué.... ça n'a pas été long... en voilà comme ça une vingtaine à ma connaissance..... Eh bien !.... c'est égal, il reste toujours ici, lui... il ne pense pas à s'embarquer.

GABRIEL.

C'est bien... vas vîte où je t'ai dit.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur.... mais quand j'y pense.... c'est drôle que mon maître vous invite à la noce.... Vous me direz que voilà deux ans seulement qu'il est établi au Hâvre, et qu'alors il ne connaît pas votre aventure.

GABRIEL.

Eh bien! par exemple... je crois qu'il fait des réflexions... Vas et reviens, parce que j'ai d'autres commissions à te donner.

GIROFLÉE.

Oui, monsieur.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

GABRIEL, *seul.*

On ne m'avait pas trompé... elle est veuve.... elle est libre.... dix ans d'exil ont dû expier ma faute ; et je pense qu'elle sera assez généreuse pour me recevoir... Je n'ai pas osé demander sa demeure, ni me présenter chez

elle... Mais il y a ici, une noce, une grande réunion; la meilleure société du Hâvre y est invitée..... Madame de Crécy s'y trouvera sans doute... voilà pourquoi j'ai accepté les offres de mon ancien camarade... et quand je pense qu'aujourd'hui même, je vais la revoir... j'éprouve un tremblement dont je ne me croyais pas capable. Moi, un marin... un corsaire !...

AIR : *de Téniers.*

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Que, malgré moi, dans ces lieux je ressens
Moi voyageur et citoyen du monde,
Tous les pays m'étaient indifférens !
Depuis dix ans, fatigué de moi-même,
C'est le seul jour où mon cœur fut ému ;
Ah ! la patrie est aux lieux où l'on aime,
Et je sens là, que j'y suis revenu.

Ah mon dieu ! quelle est cette femme qui s'avance dans cette galerie?... comme mon cœur bat!... c'est elle... c'est Mathilde !.... quel bonheur !.... elle vient ; et elle est seule.

SCÈNE V.

GABRIEL, Madame de CRÉCY.

MAD. DE CRÉCY.

Quel ennui qu'un contrat de mariage !... être obligée de recevoir tout ce monde... sans compter qu'ils arrivent tous avec la même phrase de félicitations ; et pour peu qu'on tienne à varier ses réponses, c'est un travail..... (*Apercevant Gabriel qui s'avance*) Encore un de nos convives !... (*Elle lui fait la révérence et lève les yeux sur lui*). Ah mon dieu ! en croirai-je mes yeux.... voilà des traits....

GABRIEL.

Quoi ! Mathilde, vous ne les avez point oubliés ?

MAD. DE CRÉCY.

Monsieur de Révannes !....

GABRIEL.

Oui, madame.... celui dont vous eûtes les premieres amours ; celui qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui après dix ans d'exil et de malheur.... se présente en tremblant devant vous, pour demander sa grâce.

MAD. DE CRÉCY.

O ciel ! que faites-vous ?.... ignorez-vous donc ce qui s'est passé en votre absence ?

GABRIEL.

J'arrive à l'instant même... mais j'ai appris à Paris que, depuis cinq ans, vous étiez veuve... vous étiez libre, et j'accours. Je ne vous parle pas de la fortune que j'ai acquise....

MAD. DE CRÉCY.

Monsieur....

GABRIEL.

Je sais que ce n'est pas cela qui vous déciderait... aussi je n'implore que votre générosité.... Accordez-moi votre main, et je croirai l'avoir achetée trop peu encore par tous les maux que j'ai soufferts.

MAD. DE CRÉCY.

Mon ami, écoutez-moi.... je voudrais en vain vous cacher l'émotion que m'a causé votre vue, je croyais vous avoir perdu pour jamais ; et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'ancien ami de son enfance.... Vous fûtes le premier que j'aimai, j'en conviens. (*à demi-voix et avec émotion*) Je vous dirai même plus.... je n'ai jamais aimé que vous.

GABRIEL.

Il se pourrait !

MAD. DE CRÉCY.

Oui... et cependant je crois encore que si je vous avais épousé, j'aurais eu tort ; j'aurais été fort malheureuse. Oui, mon ami, l'amour ne suffit pas en ménage, et votre caractère bouillant et emporté... ce premier mouvement auquel vous ne pouviez résister....

GABRIEL.

Vous avez raison... tel j'étais à dix-huit ans, quand je

vous ai quittée... et ce que vous ne croirez jamais, c'est l'état même que j'ai pris, qui, plus encore que les années, a changé mon caractère... Oui, madame, l'aspect des combats et des naufrages, toutes ces scènes d'horreur dont se compose la vie d'un marin, usent la fougue de ses passions, et ne lui laissent plus d'énergie que contre le danger. L'habitude d'exposer sa vie la lui rend indifférente; le besoin de s'aider, de se secourir mutuellement, le rend humain et charitable. Aussi, madame, malgré leurs dehors brusques et farouches, presque tous les marins, au fond du cœur, sont la bonté et la douceur même..En vous parlant ainsi, je vous suis suspect sans doute... Pour me rendre digne de vous, j'ai trop d'intérêt à me faire meilleur que je ne suis... mais daignez vous en convaincre par vous même, daignez m'éprouver... quoiqu'il en coûte à mon impatience, qu'importent quelques jours de plus, quand depuis dix ans on attend le bonheur !

MAD. DE CRÉCY.

Eh! bien, s'il est vrai...si vous avez conservé pour moi quelqu'amitié, je vais la mettre à une épreuve cruelle... il faut nous séparer encore.

GABRIEL.

Et pourquoi?

MAD. DE CRÉCY.

Parce que votre présence en ces lieux blesserait toutes les convenances.

GABRIEL.

Que dites-vous?

MAD. DE CRECY.

Je vous dois ma confiance toute entière... Restée veuve et avec un fils, j'ai dû tout sacrifier à son avenir... j'ai dû penser, non à ma fortune, mais à la sienne... un procès menaçait de la lui enlever... en me remariant, je pouvais la lui conserver...

GABRIEL.

Eh bien! madame?

MAD. DE CRÉCY.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh bien ! j'ai promis... j'étais mère !
Ce titre, hélas ! m'ordonnait d'écouter
Mes amis, ma famille entière,
L'opinion, que l'on doit ne specter.

GABRIEL.

Qu'importe à moi ce qu'on a pu promettre
Je brave tout.

MAD. DE CRÉCY.

Vous ! vous avez raison.
Un homme peut braver l'opinion,
Une femme doit s'y soumettre.

J'ai donné ma parole... et c'est aujourd'hui, en présence de toute la ville, que devait se signer le contrat.

GABRIEL.

Et vous croyez que je souffrirai ?.....

MAD. DE CRÉCY.

Il n'est plus temps de vous y opposer...Tout est fini, je viens de signer...

GABRIEL.

O ciel! il se pourrait!... Je devine maintenant, je vais trouver votre époux.

MAD. DE CRÉCY.

Et pourquoi ? pour nous séparer encore pendant dix ans.

GABRIEL.

Dieu! quel souvenir vous me rappelez!

MAD. DE CRECY.

Qu'il vous rende à la raison : vous avez juré de vous éloigner, j'ai votre parole, je la réclame... Si je vous suis chère, n'allez pas me compromettre, me déshonorer par un éclat inutile... que je ne vous pardonnerais jamais.

GABRIEL.

Je vous comprends... vous l'aimez ?

MAD. DE CRÉCY, *prenant sur elle-même.*

Eh bien! oui, monsieur, je l'aime; je l'aime beaucoup.

GABRIEL.

Ce mot seul suffisait... Adieu, madame, adieu pour toujours..

SCÈNE VI.

Les Précédens, JONATHAS.

JONATHAS, *arrêtant Gabriel qui veut sortir.*

Eh bien! où vas-tu donc? nous allons partir, et nous comptons sur toi... Mon ami, c'est ma femme que je te présente.

MAD. DE CRÉCY, *avec embarras.*

Je connaissais déjà monsieur.

JONATHAS.

Eh bien! tant mieux... ça se trouve à merveille: c'est lui, qui ce matin, va vous donner la main... c'est une idée que j'ai eue, ah! ah!

GABRIEL.

Qui! moi?

MAD. DE CRÉCY, *vivement.*

C'est impossible... Monsieur me disait tout-à-l'heure que, ce matin même, et pour rendre service à un ami qui l'en suppliait, il était obligé de partir pour Paris.

JONATHAS.

A la bonne heure... mais s'il s'en va, je me brouille avec lui; j'ai parlé à toute la société de mon ami l'officier de marine, et l'on y compte. (*à Gabriel*) Enfin, si tu restes, je te placerai à table à côté de la mariée... voilà des motifs déterminans.

GABRIEL.

Ecoute donc... si tu le veux absolument...

JONATHAS.

Oui, mon ami; ça me rendra service... un jour de noce,

on ne sait où on en est; il faut s'occuper de tout le monde: et pendant que je ferai les honneurs, tu feras la cour à ma femme... ah! ah! ah! c'est drôle n'est-ce pas?

MAD. DE CRÉCY, *à Gabriel d'un air de reproche.*

Eh quoi! monsieur?

JONATHAS.

Et demain, nous partons pour une campagne à dix lieues d'ici; nous t'emmenerons, nous n'aurons personne, nous serons en petit comité... et puis, il y a là une chasse superbe... il est vrai que tu n'es peut-être pas amateur.... tant mieux! tu tiendras compagnie à madame, parce qu'au fait, j'aime autant que tu ne chasses pas sur mes terres.... Ah! ah! celui-là est original, n'est-il pas vrai? Ainsi, c'est convenu, tu vas écrire à Paris qu'on ne t'attende pas.... et tu pars avec nous.

MAD. DE CRÉCY, *bas à Gabriel.*

Refusez, monsieur; refusez, je vous en supplie.

GABRIEL.

Et pourquoi donc, madame? je suis trop heureux d'accepter l'invitation que me fait un ami.

JONATHAS.

A la bonne heure... (*à mad. de Crécy.*) Ça vous convient, n'est-il pas vrai?

MAD. DE CRÉCY.

Non, monsieur.

JONATHAS.

Et pourquoi cela?

MAD. DE CRÉCY.

Il me semble que vous pouviez le deviner, et m'épargner la peine de le dire.

JONATHAS.

Je comprends... Tu ne sais pas que ma femme est d'une sévérité... et je suis sûr que c'est parce que je lui ai dit tout-à-l'heure que tu lui ferais la cour, ça l'a fâchée.. je l'ai vu... (*à mad. de Crécy.*) Mais vous sentez bien, chère amie, que c'était une plaisanterie.

MAD. DE CRÉCY.

Et si ce n'en était pas une ?

JONATHAS et GABRIEL.

Que dites-vous ?

MAD. DE CRÉCY.

C'est malgré moi... c'est à regret... que je fais un pareil aveu; mais on l'a voulu... on m'y a forcée.. Apprenez donc que monsieur m'a aimée autrefois... et que peut-être maintenant encore... (*vivement*) mais j'en doute : car s'il m'eût aimée... il aurait eu plus de soumission à mes ordres, et ne m'aurait pas placée dans la position cruelle où je suis.

(*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

JONATHAS.

Ecoute donc, mon ami; je ne pouvais pas prévoir... tu ne m'en veux pas, ce n'est pas ma faute... je vais voir si tout est prêt. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

GABRIEL, *seul.*

Oui, je l'aimais encore... mais après un tel outrage, après une pareille trahison... Il faudrait que je fusse bien lâche pour ne pas l'oublier... Aussi bien elle me renvoye de chez elle, elle me bannit; et je lui obéirais? Non, morbleu! Qu'ai-je maintenant à ménager? Puisque ma présence lui est odieuse, je ne quitte pas ces lieux; puisque ma tendresse lui déplaît, je l'aimerai toujours; et pour que ma vengeance soit complète, je saurai bien, malgré elle, malgré son mari, la forcer à me voir encore, à m'aimer, à m'épouser... Par quels moyens? je n'en sais rien.. mais quand on le veut bien... Me battre avec Jonathas, il ne faut pas y penser, il ne mérite pas ma colère : et d'ailleurs c'est le moyen de tout perdre. Ne vaut-il pas mieux encore avoir recours à quelque ruse de guerre, ou à quelqu'un de ces coups décisifs?... N'ai-je donc plus mon ancienne audace? Ne suis-je pas marin? N'ai-je pas mon étoile?.. Allons! qui vient-là à mon secours? est-ce un allié?... Non, c'est le docteur.

Domestique

SCÈNE VIII.

GABRIEL, LAVENETTE.

LAVENETTE, *sortant de la porte à droite et parlant à un domestique.*

Ah ! bien oui, il ne manquerait plus que cela... venir me chercher pour aller en mer et en sortant de table... (*au domestique*) Gervais, mon garçon, dis à nos confrères qu'ils peuvent aller à bord du *Philopœmen*, si ça leur fait plaisir ; qu'ils fassent leur rapport sans moi... je suis médecin attaché à la ville du Hâvre, j'ai mille écus pour cela, et je veux les gagner en restant à mon poste...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LAVENETTE.

Attends donc encore... tiens, tu remettras à ma femme cet éventail en ivoire que je viens de lui acheter, car elle est d'une inconséquence... Aller perdre le sien cette nuit en diligence... ou ce qui est tout comme, le confier à un jeune homme qu'elle ne connaît pas. (*le domestique sort par le fond.*)

GABRIEL.

Ah! mon dieu! madame Lavenette était ma compagne de voyage...

LAVENETTE, *au domestique.*

Dis à ma femme que, dans l'instant, nous allons la prendre en voiture. (*Se retournant et appercevant Gabriel*) Eh bien! jeune et bel étranger, que faites-vous donc-là? Nous allons partir pour la mairie ; et d'après ce que j'ai entendu dire, c'est vous qui devez donner la main à la mariée.

GABRIEL.

Oui, monsieur... (*à part*) J'y suis... (*haut.*) Je cours chercher madame de Crécy... (*montrant la porte à gauche*) je tiens à ce qu'on se dépêche... car je suis en retard... il faut ce matin que je retourne à mon bord.

VILLE DE BRUXELLES
Archives

LAVENETTE.

Ah! monsieur a quitté son équipage pour venir à terre, peut-être même sans permission.

GABRIEL.

Précisément... mais l'amour de la patrie, le désir de revoir ses amis, quand il y a long-temps qu'on en est séparé... songez donc que j'arrive de Smyrne.

LAVENETTE, *s'éloignant de lui.*

Ah mon dieu! est-ce que vous seriez du *Philopœmen*?

GABRIEL.

Oui, monsieur... un navire superbe, qui dans ce moment est en rade... mais ce matin, dans mon impatience, je me suis jeté dans une chaloupe et je suis abordé à la côte, sans en rien dire à personne... C'est vous, cher docteur, c'est vous qui êtes le premier... (*Il lui tend la main, le docteur recule*).

LAVENETTE, *tremblant.*

Monsieur... monsieur... et toute la société... toute la noce qui est là.

GABRIEL.

Vous avez raison... on va nous attendre... je cours chercher la mariée, puisque je dois être son chevalier d'honneur.

(*Il sort par la porte à droite*).

SCÈNE IX.

LAVENETTE, *seul.*

Ah grands dieux!... que devenir! quel danger!... ce jeune imprudent qui ne s'en doute même pas et qui vient ainsi compromettre toute une noce... l'élite de la société... les premières têtes du Hâvre.

SCÈNE X.

LAVENETTE, JONATHAS, tous les Gens de la noce.

CHOEUR.

AIR : *Fragment d'une nuit au château.*

Dans l'hymen qui les engage,
Quel bonheur leur est promis !
C'est un jour de mariage
Qu'on connaît tous ses amis.

JONATHAS.

Nous avons tous à la ronde.
Porté, grâce à mon bordeaux,
La santé de tout le monde.

LAVENETTE.

Cela vient bien à propos.

CHŒUR.

Chantons, etc. etc.

LAVENETTE, *les interrompant.*

Taisez-vous, taisez-vous... Cessez tous ces chants d'allégresse.

JONATHAS.

Qu'avez-vous donc, docteur ?.... comme vous voilà pâle !

LAVENETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi... Apprenez que nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison.

TOUS, *l'entourant.*

Que dites-vous ?

LAVENETTE.

Cet ami, que vous avez accueilli... que vous avez reçu. ce jeune officier de marine..... il est de l'équipage du *Philopœmen.*

JONATHAS.

Ce navire suspect qu'on a mis en quarantaine ?

LAVENETTE.

Précisément.

JONATHAS.

C'est fait de nous.

LAVENETTE.

Ah ! mon dieu... j'y pense maintenant... Ce matin... ne m'a-t-il pas donné la main ?

JONATHAS.

Et non, docteur.... c'est à moi... heureusement j'avais mes gants de marié... (*il les ôte, et les jette sur la table*) Sans mon mariage, j'étais perdu.. mais voyons, depèchons.. C'est à vous de prendre les mesures de sûreté.

LAVENETTE.

Il vient d'entrer dans cet appartement.

TOUS.

Dans cet appartement !

FINAL *de la Neige.*

LAVENETTE.

Je tremble, je tremble,
Je tremble d'effroi.
Même sort nous rassemble ;
Je prévois
Que c'est fait de moi.

JONATHAS.

Mais de peur qu'il ne sorte
Fermons bien cette porte.

LAVENETTE.

Pour enfermer ici,
Votre femme avec lui.

JONATHAS, LAVENETTE, et le chœur.

C'est lui, c'est lui ;
Fuyons loin d'ici.

SCÈNE XI.

Les Précédens, GABRIEL, Madame de CRÉCY.

Gabriel paraît donnant la main à madame de Crécy : tous les assistans poussent un cri d'effroi et s'enfuyent en fermant toutes les portes, hors celle du cabinet à gauche, qui reste ouverte.)

SCÈNE XII.

GABRIEL, Madame de CRÉCY.

(*Tous deux seuls au milieu du théâtre et se regardant d'un air étonné.*)

MAD. DE CRÉCY.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GABRIEL, *d'un air innocent.*

Je n'en sais rien, et je ne m'en doute même pas.... Comme je venais de vous le dire, d'après les nouvelles instances de votre mari, qui craignait que mon départ ne parût extraordinaire à la société, je voulais, madame, vous donner la main jusqu'à la mairie... et après cela, obéir à vos ordres, en vous quittant pour jamais. (*On entend en dehors mettre les verroux.*)

MAD. DE CRÉCY.

Je ne me trompe point... l'on ferme les portes sur nous.

GABRIEL, *froidement.*

Je ne sais pas alors comment nous ferons pour aller à la mairie... Il faudra attendre qu'on nous ouvre.

MAD. DE CRÉCY.

Comment, monsieur ! nous laisser ainsi ! s'en fuir à notre aspect !

GABRIEL.

AIR *de Céline.*

Oui, dans l'exacte bienséance,
Il est mal de nous oublier.
Je conçois votre impatience,
Vous avez à vous marier !
Je sais que l'on tient d'ordinaire
A terminer ces choses-là ;
Quant à moi, je n'ai rien à faire,
Et j'attendrai tant qu'on voudra.

MAD. DE CRÉCY.

O ciel ! ce calme... ce sang-froid..... c'est quelque ruse de vous !

GABRIEL.

Je conviens, madame, qu'au premier coup d'œil, cette idée-là a bien quelque apparence de raison.

AIR *du Piége.*

Banni par un injuste arrêt,
Encor tout plein de mon outrage,
J'ai pu former quelques projets
Pour empêcher ce mariage.
Vous enlever à la noce !... Ah ! vraiment,
C'eût été d'une audace extrême !
Alors, j'ai trouvé plus décent,
D'enlever la noce elle-même.

Et elle vient de partir.

MAD. DE CRÉCY.

J'ignore quels moyens vous avez employés... Mais celui qui a pu me compromettre ainsi... n'obtiendra jamais rien de moi.

GABRIEL.

Permettez-moi au moins de me justifier ; et de vous expliquer.

MAD. DE CRÉCY.

Éloignez-vous, monsieur, je ne veux rien entendre.

GABRIEL.

Vous ne devez point douter, madame, de mon respect, ni de ma soumission.... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'obéissance, et je ne reparaîtrai à vos yeux que quand vous me rappelerez.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

Madame de CRÉCY, *seule.*

Est-il exemple d'une pareille audace?... de sang froid concevoir un tel projet!.. et bien plus, oser l'exécuter!... Comment en est-il venu à bout?... je ne puis le deviner... mais je le saurai... (*allant à la table et sonnant.*) Holà, quelqu'un... (*sonnant plus fort et à l'autre bout du théâtre.*) Eh bien! viendra-t-on?... personne.... aucun domestique... suis-je donc seule dans cette maison?

AIR *du Muletier.*

(*Sur la ritournelle de l'air, on entend crier en dehors.*)

A vos postes!... garde à vous!...

MAD. de CRÉCY, *allant à la porte du fond.*

Tout est fermé et barricadé en dehors.

Je commence à trembler... je crois...
Ah! du moins, par cette fenêtre,
Peut-être pourrais-je connaître
Ce que l'on veut faire de moi.

(*Regardant par la croisée à droite.*)

Eh! mais, qu'est-ce que j'apperçoi?
Les murs sont entourés de gardes,
Je vois des paysans armés de hallebardes.
Que de précautions! que de soins! et pourquoi?
Pour laisser un amant tête-à-tête avec moi.

(*regardant.*)

C'est Jonathas! c'est bien lui que je voi.

Dieu me pardonne, c'est mon mari lui même qui les place en sentinelles autour du parc... Il a donc bien peur que je n'en réchappe.

Suite de l'air.

Par hasard, serais-je en prison!
L'hymen en est une, dit-on;
Mais en ce cas, ce qui m'étonne,
C'est le geôlier que l'on me donne:
Oui, chacun serait étonné
Du geôlier que l'on m'a donné.

(*On entend sur la ritournelle.*)

Qui vive? garde à vous!

(*On voit paraître à la croisée une lettre au bout d'une perche.*)

Grâce au ciel! voici des nouvelles... je vais donc savoir quel est ce mystère. (*Elle va à la croisée et prend la lettre.*) Une lettre... *à monsieur, monsieur Gabriel de Révannes, officier de marine...* C'est pour lui, et à coup sûr je n'irai pas lire ses lettres... (*allant à la porte par laquelle Gabriel est sorti.*) Monsieur, monsieur, je vous en supplie.

SCÈNE XIV.

Madame de CRÉCY, GABRIEL.

GABRIEL.

Quoi, madame! vous daignez me rappeler.

MAD. DE CRÉCY.

Non, sans doute.

GABRIEL, *avec douleur, et faisant quelque pas.*

Alors... il faut donc encore s'éloigner.

MAD. DE CRÉCY, *avec impatience.*

Mais non, monsieur, restez... Il le faut bien... que je sache enfin ce que cela signifie et quelle est cette lettre

GABRIEL, *l'ouvrant.*

C'est le docteur Lavenette qui me fait l'honneur de m'écrire. (*Il lit.*)

» Monsieur, Vous avez commis une grande imprudence... Vous deviez savoir que votre vaisseau le *Philopœmen* était soumis à la quarantaine. »

MAD. DE CRÉCY.

Quoi ! monsieur ?

GABRIEL, *vivement.*

N'en croyez pas un mot.. madame.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Que le calme rentre en votre âme,
Votre docteur y fut le premier pris ;
Le *Philopœmen* c'est, madame,
La diligence de Paris...
Lourd bâtiment, qui très-souvent chavire,
Mauvais voilier et vaisseau de haut bord,
Que six chevaux traînaient avec effort...
Et ce matin, notre pesant navire
Au grand galop est entré dans le port.

MAD. DE CRÉCY.

Et le docteur a été dupe d'une pareille ruse ?

GABRIEL.

Oui, madame ; et rien ne lui ôterait cette idée-là ; aussi, je n'y pense seulement pas..... (*froidement*) Je vais achever sa lettre... (*Il lit.*)

« Je cours faire mon rapport à la Société de médecine ; » et en attendant, vous ne devez point vous étonner des » mesures d'urgence que nécessite l'événement..... Les » portes de cette maison seront exactement gardées ; et » vous ne pourrez en sortir que dans quarante jours. »

MAD. DE CRÉCY.

Ah mon dieu !...

GABRIEL.

Pour vous, madame, le tête-à-tête est un peu long.... Mais pour moi... le temps va passer avec une rapidité.....

MAD. DE CRÉCY, *avec colère.*

C'est une indignité.... c'est en vain qu'on prétend me retenir dans ces lieux.

GABRIEL, *continuant la lecture de la lettre.*

« Quant à la jeune dame qui est restée avec vous, et » que malheureusement ces mesures concernent aussi..... » mon ami Jonathas et moi la mettons sous la sauve » garde de votre honneur et de votre délicatesse.... Un » militaire français.» — C'est juste, les phrases d'usage.. (*parcourant la lettre*) Du reste.... des livres, des provisions.. tout ce que nous pouvons désirer... nous sera fourni en abondance... On ne nous refuse rien... que la liberté.

MAD. DE CRÉCY, *avec colère.*

Ainsi, monsieur, c'est grâce à vous que je suis renfermée dans cette prison... Et vous ne voulez pas que je vous déteste ?

GABRIEL.

Si, madame... permis à vous... c'est un moyen comme un autre de passer le temps.... Mais si mon imprudence vous a donné des fers, au moins vous rendrez justice au sentiment généreux qui m'a porté à partager votre captivité.

MAD. DE CRÉCY.

Je suis d'une colère...

GABRIEL.

Du reste, c'est presque une revanche; et quand je pense à tous ceux que vous avez privés de leur liberté...

MAD. DE CRÉCY, *avec impatience.*

Eh! monsieur, faites-moi grâce de phrases pareilles.... Et une fois pour toutes, qu'il n'y ait jamais entre nous le moindre mot d'amour ou de galanterie ; je ne le souffrirais pas.

GABRIEL.

Soit, madame..... Vous n'avez qu'à commander ; et puisque vous le voulez, je ne parlerai que raison. Pour commencer, je vous ferai observer qu'il est sans doute cruel d'être ainsi renfermés pendant six semaines ; mais

aux maux sans remède... il n'y a que la patience... Il faut tâcher de prendre son parti ; et il me semble que de se quereller et de s'aigrir, comme nous le faisons, n'avance rien et fait paraître le temps encore plus long... Que n'ai-je, pour l'abréger, (*la regardant.*) l'esprit et la grâce d'une personne que vous connaissez, et que je ne veux pas nommer !... Que n'ai-je, pour vous plaire, sa conversation aimable et piquante !

MAD. DE CRÉCY.

Ce serait inutile ; car je ne suis pas en train de causer, et je ne vous répondrais pas.

GABRIEL.

Aussi, madame... je ne vous demande rien, moi... je vous vois et cela me suffit... C'est pour vous seule que je suis en peine.... un marin a peu de ressources dans l'esprit... il a le désir de plaire... Mais le secret, où le trouver ?... Je vous le demanderais, madame, si vous étiez en humeur de me répondre... (*Elle lui tourne le dos, et va s'asseoir près de la table à droite.*) Mais vous venez de m'annoncer vos intentions à cet égard... Que pourrai-je donc faire pour vous distraire ?

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Je pourrais bien vous parler politique,
Ou vous conter mes campagnes sur mer ;

(*Allant à la table à gauche.*)

Ce n'est pas gai ! vous aimez la musique,
Si d'*Othello* j'essayais un grand air,
Mais, non... je vois et MONTAIGNE et VOLTAIRE,
A la faveur de ces noms révérés
Je puis parler sans vous déplaire,
Ce n'est pas moi que vous entendrez.

Je prends le théâtre de *Voltaire*,.. n'est-ce pas madame ?

MAD. DE CRÉCY, *prenant son ouvrage.*

Comme vous voudrez... je n'écoute pas.

GABRIEL, *s'asseyant près d'elle.*

Tant mieux... car j'aurais eu peur de ne pas lire assez bien.... (*ouvrant le livre*) acte IVme, scène III, peu importe. (*madame de Crécy lui tourne le dos.*)

VILLE DE BRUX[illegible] BRUSSEL

(*Lisant.*)

» Je sais mes torts, je les connais, madame,
» Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
» Le plus affreux fut de vous offenser.
» Je suis changé. — J'en jure par vous même,
» Par la raison que j'ai fui. . . mais que j'aime!
» A peine encor échappé du trépas,
» Je suis venu, l'amour guidait mes pas.
» Oui, je vous cherche à mon heure dernière;
» Heureux cent fois, en quittant la lumière,
» Si, destiné pour être votre époux,
» Je meurs, au moins, sans être haï de vous!

MAD. DE CRÉCY, *se retournant.*

Quel est ce passage?

GABRIEL.

C'est de Voltaire! *l'Enfant prodigue*.. lorsque Euphémon revient auprès de Lise...

(*continuant*)

» Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
» Ce front serein, brillant de nouveaux charmes;
» Regardez-moi, tout changé que je suis,
» Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
» De longs regrets, une horrible tristesse,
» Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
» Je fus peut-être autrefois moins affreux,
» Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

MAD. DE CRÉCY, *l'interrompant.*

Assez, monsieur... assez.

GABRIEL.

Le reste de la scène est pourtant bien plus intéressant; surtout le moment, où elle lui pardonne.

MAD. DE CRÉCY.

Oui... mais parlons d'autre chose.

GABRIEL, *vivement.*

Mon dieu, madame, comme vous voudrez... d'autant que, pendant notre séjour en ces lieux, nous avons beaucoup de choses à régler... d'abord, l'emploi de notre journée... moi, j'aime l'ordre avant tout.

MAD. DE CRECY.

Vraiment!

GABRIEL.

Oui, madame, j'ai comme cela quelques bonnes qualités qu'on ne me connaît pas... Dans le monde, on préfère les avantages extérieurs, on se laisse séduire par des dehors aimables ou brillans; mais comment connaître le caractère de celui avec qui l'on doit habiter?.. comment savoir s'il aura les soins, les égards, la complaisance, qui font un bon mari?.. De là, les illusions détruites, les plaintes, les regrets les mauvais ménages... Pour obvier à tout cela... il n'y aurait qu'un moyen que j'aurais envie de proposer: ce serait d'établir, avant d'arriver au port de l'hymen, une espèce de quarantaine conjugale. (*à Mad. de Crécy qui sourit*) Je vois que ce projet vous sourit, et pour vous développer mon idée, vous sentez bien qu'un mariage a l'essai... une communauté anticipée...

MAD. DE CRÉCY.

C'est inutile, monsieur... je comprends parfaitement... Mais revenons à ce que nous disions tout-à l'heure... où en étions-nous?

GABRIEL.

Sur un chapitre qui ne vous tiendra pas bien long-temps, sur celui de mes bonnes qualités.

MAD. DE CRÉCY.

Ah! je me rappelle,.. vous me disiez que vous avez de l'ordre.

GABRIEL.

Oui, madame, j'en ai toujours eu; même quand j'étais garçon... et si jamais j'étais assez heureux pour entrer en ménage, j'ai d'avance un plan tout tracé... dont je ne m'écarterais pas d'une ligne... D'abord, madame, comme je n'aime pas la médisance, je n'habiterais pas une petite ville.

MAD. DE CRÉCY.

Ah! monsieur préfère la capitale!

GABRIEL.

Oui, madame,..... j'aurais dans la chaussée d'Antin, et non loin du boulevard, un joli hôtel, pour moi et ma femme... ça ne serait pas bien grand ; mais le bonheur tient si peu de place.... Nous aurions ensuite un joli équipage...

MAD. DE CRÉCY.

Comment, monsieur !

GABRIEL.

Est-ce que vous croyez que je laisserai ma femme aller à pied, en hiver sur-tout?.. pour qu'elle se fatigue, qu'elle s'enrhume... Pauvre petite femme ! ah ! bien oui...

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Nous aurons le brillant landau,
Ou le coupé fait à la mode ;
Un landau, c'est vraiment fort beau,
Mais un coupé, c'est bien commode !
Lequel choisirais-je des deux ?
Mon seul embarras est d'apprendre
Celui qu'elle aimera le mieux.

(*Se retournant vers madame de Crécy.*)

Que me conseillez-vous de prendre ?

MAD. DE CRÉCY, *souriant.*

Un instant, monsieur.... Il me semble que pour quelqu'un qui a de l'ordre et de l'économie, vous voilà déjà avec un hôtel à la chaussée d'Antin... un landau....

GABRIEL.

Je vois que vous préférez le landau, et vous avez raison, parce que, dans la belle saison, il nous mènera à une jolie maison de campagne, sur le bord de la Marne, ou de la Seine... un beau pays... un air pur... Il faut bien penser à la santé de ma femme.... Mais nous sommes encore dans Paris... n'en sortons pas... Le matin nous irions faire nos visites, courir les promenades, le bois de Boulogne.... ensemble.... toujours ensemble.... le soir, nous aurions notre loge à tous les spectacles... car je veux que ma femme s'amuse..

MAD. DE CRÉCY.

Une loge à tous les spectacles!... Ah ! ça monsieur, prenez garde, vous allez vous ruiner.

GABRIEL.

N'ayez pas peur.... Mais il ne s'agit pas ici de ma fortune... il s'agit de mon bonheur... revenons à ma femme... Nous voyez-vous tous les deux, assis l'un près de l'autre, écoutant les beaux vers de Racine ou de Voltaire, et nous attendrissant sur des amours qui nous rappellent les nôtres.... Me voyez-vous, le soir, ramenant ma femme chez moi, ou plutôt chez elle... dans cette maison que le luxe et les arts ont parée pour la recevoir.... Ah ! quel bonheur d'enrichir ce qu'on aime !... d'embellir son existence par les trésors qu'on a acquis aux périls de la sienne.... (*Madame de Crécy se lève, et Gabriel continue en la suivant*). Oui, madame, oui, dans les mers du Nouveau-Monde, lorsqu'un bâtiment ennemi se présentait, quand nous sautions à l'abordage, quand une riche part du butin venait augmenter ma fortune, je me disais : « C'est pour elle... je pourrai le lui offrir; je pourrai » l'entourer de tous les plaisirs de l'opulence..... ce que » le commerce, les arts, l'industrie auront créé de » plus riche et de plus élégant, je pourrai le lui pro- » diguer... non qu'elle en ait besoin pour être plus jolie, » ni moi pour l'aimer davantage ! mais en amour, le » bonheur qu'on partage est doublé de moitié. » Telles étaient mes espérances... tels sont les plans que j'ai formés, et qu'un mot de vous, madame, peut réaliser ou détruire à jamais.

MAD. DE CRÉCY.

Que dites-vous ?

GABRIEL.

Que, malgré votre ressentiment, que, malgré mes nouveaux torts, vous ne pouvez douter de mon amour... et que cette ruse même en est une nouvelle preuve !..... mon imprudence vous a compromise ; mais pour vous faire connaître celui que vous me préfériez.

AIR *de la Sentinelle.*

Oui, maintenant, prononcez entre nous :
A son rival le lâche qui vous livre,
Celui qui craint de mourir avec vous,
Pour vous, madame, est-il digne de vivre ?
Qu'un tel destin n'est-il venu s'offrir
A moi, moi, votre amant fidèle !
J'aurais dit, heureux de mourir :
» Seule, elle eut mon premier soupir,
» Et mon dernier sera pour elle. »

Vous m'aimiez autrefois... vous me l'avez dit.

MAD. DE CRÉCY, *se retournant.*

Ah ! mon dieu !.... qui vient-là ?

GABRIEL.

Peut-être vient-on nous rendre la liberté.

MAD. DE CRÉCY, *involontairement.*

Déjà !

GABRIEL, *à ses genoux.*

Ah ! je n'en demande pas davantage.

SCÈNE XV.

Les Précédens, LAVENETTE, JONATHAS.

(*Madame de Crécy est à droite, au coin du théâtre assise, et Gabriel est près d'elle à genoux, continuant à lui parler bas. Lavenette, et Jonathas entrent par la porte à gauche ; ils ont à la main des flacons, et portent à leur figure des mouchoirs imprégnés de vinaigre.*)

JONATHAS, *les apercevant de loin.*

Dieux ! que vois-je ! (*Il fait un pas et recule.*)

LAVENETTE.

Eh bien ! avancez donc.

JONATHAS.

Parbleu ! c'est à vous, puisqu'en votre qualité de mé-

decin de la ville, on vous a ordonné de faire le rapport... cette fois-ci, il n'y a pas à aller en mer... et vous ne pouvez pas refuser.

LAVENETTE.

Je le crois bien... sans cela je perdrais ma place... mais ce ne sera pas long. (*Il se met à la table qui est à l'extrême gauche, en face de Gabriel et de madame de Crécy, et se met à écrire en tremblant.*)

JONATHAS, *au milieu du théâtre et regardant madame de Crécy.*)

Ah ! ça, mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir... (*appelant de loin*). Hem !... hem !.... madame !... mon ami Gabriel!..

MAD. DE CRÉCY.

Ah ! vous voilà, monsieur!... approchez-vous donc ...

JONATHAS, *reculant.*

Vous êtes trop bonne.... il n'est pas nécessaire... Il me semble que mon ami Gabriel vous parle de bien près.

MAD. DE CRÉCY.

Nous nous occupions de vous, monsieur; et nous disions qu'il faudra déchirer le contrat et plaider de nouveau, à moins que vous ne préfériez vous arranger à l'amiable?

JONATHAS.

Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, *se levant.*

Je vais m'expliquer.

JONATHAS, *s'éloignant.*

Du tout, ne vous dérangez pas... ce n'est pas la peine.

AIR *des Filles à marier.*

Tu nous a mis tous deux en quarantaine,
Et victime d'un sort cruel,
Madame va, malgré sa haine,
S'unir à moi par un nœud éternel :
Il l'a fallu... c'était tout naturel.

Que n'eût pas dit votre ville indiscrète ?
Ensemble ici rester quarante jours !...
Nous ne pouvions, craignant les sots discours,
Légitimer un si long tête-à-tête,
Qu'en le faisant durer toujours.

JONATHAS.

A la bonne heure... mais tu sens bien, mon ami Gabriel, que ça ne peut pas se passer ainsi.

GABRIEL.

Comme tu voudras... je suis à toi.

JONATHAS, *se reculant.*

Pas maintenant... nous nous battrons dans six semaines, quand il n'y aura plus de danger... voilà comme je suis... la santé avant tout.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, GIROFLÉE, *tenant à la main un porte-manteau et une malle sur son dos.*

GIROFLÉE.

Monsieur, voici vos effets.

JONATHAS.

D'où vient cet imbécille ?

GIROFLÉE.

Des messageries, où j'ai attendu pendant deux heures.

LAVENETTE.

Que dites-vous ?... cette malle est à monsieur ? qui vous l'a donnée ?

GIROFLÉE.

Le conducteur.

LAVENETTE.

D'où vient-elle ?

GABRIEL.

De Paris, d'où je l'ai apportée.

LAVENETTE.

Par le *Philopœmen?*

GABRIEL.

Non, monsieur, par la diligence de la rue du Bouloy.

JONATHAS et LAVENETTE.

Il se pourrait!... c'était donc une ruse?

GIROFLÉE.

Parbleu! ils sont une douzaine de voyageurs qui ont fait route avec monsieur.

GABRIEL.

Si vous en doutez encore... (*fouillant dans sa poche*) voici des gants et un éventail qui appartiennent à une jolie voyageuse, dont j'ai été cette nuit le cavalier.

LAVENETTE.

L'éventail et les gants de ma femme!

GABRIEL.

Que je comptais avoir l'honneur de rapporter moi-même à madame Lavenette.

LAVENETTE.

Je m'en charge, monsieur... car je n'aime pas ces histoires de diligence... Dans notre ville du Hâvre, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire que...

JONATHAS.

C'est juste; mais convenez, docteur, que s'il avait voulu, il aurait pu s'en donner les gants.

LAVENETTE.

Jonathas.

JONATHAS.

Encore une... c'est la dernière.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de M. Adam.*

LAVENETTE.

Tous leurs désirs sont exaucés,
Prions qu'autant nous en advienne,
Ici-bas, vous qui dispensez
Les plaisirs ainsi que la peine,

Daignez mettre, ô Dieu de bonté!
Pour le bien de l'espèce humaine,
Tous les plaisirs en liberté,
Et les chagrins en QUARANTAINE.

JONATHAS.

Vins étrangers, ah! s'il est vrai
Qu'à la frontière on vous condamne,
Vins du Rhin, et vins de Tokai,
Tâchez d'échapper à la douane!
Mais vous qui du Pinde français
Osez envahir le domaine,
Vers allemands, drames anglais,
Restez toujours en QUARANTAINE.

GIROFLÉE.

Qu'est qu'c'est qu'l'Institut? il paraît
Que d'esprit on y fait la banque;
On s'moque d'eux s'ils sont au complet,
On les cajol' dès qu'il en manque.
Cet usag' là me semble neuf,
Ils ont donc, ça me met en peine,
Plus d'esprit, quand ils sont trent' neuf,
Que lorsqu'ils sont la QUARANTAINE.

GABRIEL.

Exilés du palais des grands,
Que le mensonge et son escorte,
Que les flatteurs, les intrigans,
Demeurent toujours à la porte;
Mais jusqu'au trône en liberté,
Que la voix du malheur parvienne;
Et surtout que la vérité
Ne soit jamais en QUARANTAINE.

MAD. DE CRÉCY, *au public.*

Quelquefois les pièces, chez nous,
Meurent le jour qui les vit naître;
Mais souvent aussi, grâce à vous,
Cent fois on les voit reparaître.
Les auteurs sont moins exigeans,
Ils accepteraient la centaine;
Mais je crois qu'ils seront contens,
S'ils vont jusqu'à la QUARANTAINE.

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meunière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. par MM. Scribe et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par M. Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. par M. Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE BARIL D'OLIVES, vaudeville en un acte de MM. Scribe et Mazères. . . . 1 50

LE RETOUR A LA FERME, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-fils d'un Grand Homme, vaudev. par MM Scribe et Mazères. 1 50

BLAIZOT, ou la Leçon d'Amour, tableau villageois en un acte, mêlé de couplets, par MM. Laqueyrie et Gérin. 1

KETTLY, ou le Retour en Suisse, vaudev. par MM. Duvert et Paulin. 1 50

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL